


COMMENTAIRES

 CLAUDINE FRIEDBERG

 Comment retrouver un sens aux relations au monde dans les sociétés modernes ? Pour répondre à cette question lancinante qui hante un nombre grandissant d'ouvrages, Augustin Berque nous propose une réconciliation entre les termes d'une opposition qu'il nous présente tour à tour comme celle du sensible et du scientifique, du phénoménal et du physique, du beau et du vrai, dans une sorte de kaléidoscope où la pertinence des termes qu'il utilise finit par se diluer. Au fur et à mesure que nous poursuivons la lecture de son texte nous en venons à nous interroger sur la nature même de ce que l'auteur voudrait concilier.

Je me bornerai ici à commenter la première des oppositions qu'il nous propose pour fonder sa démarche : celle qu'il voit entre paysage et environnement. Or c'est par un artifice, en donnant à ces deux termes un sens particulier et restrictif par rapport à l'usage général qui en est fait actuellement, que Augustin Berque attribue, de façon exclusive, au premier le sensible et au second le scientifique.

Pourtant l'auteur souligne dès le début de son texte que ces deux termes sont utilisés l'un pour l'autre et il me semble qu'il serait plus éclairant de partir de cette constatation et d'essayer de l'expliquer. On ne peut impunément manipu-

ler les mots sans tenir compte de leur histoire dans le cadre des sociétés et des groupes sociaux qui les utilisent.

L'apparition de la notion de paysage dans la culture européenne participe de la distanciation d'avec la nature qui a fait naître l'esprit scientifique comme le constate lui-même Augustin Berque. Il s'agissait là d'une distanciation par le regard dont témoigne l'histoire de la peinture. Pourtant, cet art n'a pas entériné ce divorce entre le sensible et le scientifique que l'auteur nous présente comme la marque absolue du modernisme ; la preuve en est l'utilisation de la perspective ou l'expérience de l'École impressionniste qui faisait entrer dans sa représentation du paysage l'enseignement de la physique sur la décomposition des couleurs. Ce n'est là qu'un exemple de la relativité d'une coupure qui n'affecte que partiellement l'existence de la plupart des citoyens de nos sociétés modernes. Même le scientifique ne vit pas constamment dans un monde où "les choses ne sont que ce qu'elles sont".

Quant au terme *environnement*, curieusement Augustin Berque semble accepter le détournement de sens qu'en font actuellement certains scientifiques. Ce mot qui existait en français avec un sens très général nous est revenu par le détour de l'anglo-américain.

S'il a tendance à s'identifier à l'aspect le plus réducteur de sciences qui se disent exactes, c'est en raison d'une véritable opération de *lobbying* politico-budgétaire qui n'a rien à voir avec une démarche scientifique. Si de plus en plus de chercheurs acceptent d'affronter de face l'incertitude à laquelle conduisent les recherches sur le devenir de notre environnement, d'autres préfèrent aller dans le sens du goût des technocrates pour les certitudes.

Mais revenons à notre propos de départ : pourquoi une certaine équivalence entre paysage et environnement s'est-elle imposée au sens commun ?

Je pense que c'est en raison de la reconnaissance du rôle primordial des pratiques dans la façon dont se sont constituées ces deux entités. Ainsi on a pris conscience que les paysages ne sont pas un décor immuable fourni par la nature mais qu'ils sont le résultat des pratiques des sociétés qui les habitent. De la même façon, s'il y a aux yeux du public "émergence" d'une "question de l'environnement", c'est en raison de la remise en cause de la façon dont les hommes appliquent les découvertes de la science. C'est-à-dire que l'environnement, avant d'être considéré comme pouvant être l'objet d'une analyse scientifique est, tout comme le paysage, perçu

comme le résultat des pratiques que les hommes mettent en œuvre.

À partir de cette constatation, il est difficile, comme le prétend Augustin Berque, de réserver l'analyse scientifique à l'environnement et l'approche sensible au paysage. L'environnement est lui aussi une question de sensibilité et les analyses scientifiques sont également applicables aux paysages. D'ailleurs, contrairement à ce que dit Augustin Berque, ces dernières ne sont pas le seul apanage de « l'École phytosociologique de Montpellier ou du *landschaftovedenie* de l'ex-Union soviétique ». En témoigne le développement de "l'écologie du paysage" et des analyses permettant, à partir de la morphologie et des caractéristiques floristiques d'un paysage, d'en reconstruire l'histoire.

Les deux points de vue, le scientifique et le sensible ne sont inconciliables que sur le plan théorique. Dans l'action, y compris dans la pratique scientifique, nous sommes constamment contraints de les vivre conjointement. D'ailleurs, les chercheurs ont dû admettre, même dans les sciences dites exactes, que les possibilités d'énoncer des règles de fonctionnement de l'Univers dépendent de la position de l'observateur et donc de ses pratiques d'analyses.

Même s'il nous dit que le « ...projet moderne...(a) appauvri le sens des lieux où les hommes vivent concrètement » et s'il dénonce les méfaits de l'application, en architecture par exemple, de l'espace universel de la science par opposition à l'espace vécu localement qui est celui du paysage, Augustin Berque tient relativement peu compte, tout au long de son raisonnement, des pratiques, et encore moins des sociétés dans lesquelles elles s'inscrivent.

De là vient que sa proposition d'une "symbolisation nouvelle" comme moyen de concilier ce qu'il appelle "le physique et le phénoménal", apparaît comme un vœu pieux détaché des réalités. Pourtant, dans la description qu'il fait des conséquences qu'aurait cette nouvelle symbolisation sur nos relations au monde, Augustin Berque évoque ce que pourrait en être le résultat concret : la terre serait "un jardin et un temple", « l'aménagement du monde un rite ou un jeu volontaire de l'homme ».

Mais, sauf dans notre art moderne – et encore dans quelle mesure n'est-il pas le reflet d'une symbolique créée ailleurs ? – la symbolisation ne peut se décréter de façon volontariste : elle est le fruit implicite des pratiques ou elle n'est pas.

L'approche anthropologique des sociétés non-modernes nous apprend que la symbolisation n'est pas une opération abstraite reliée uniquement à l'activité mythique comme le dit Augustin Berque ; elle s'inscrit dans une activité rituelle que les acteurs ne distinguent pas de l'efficacité technique. Cette participation du symbolique et du rituel à l'action n'a pas disparu des sociétés modernes.

Ainsi quand Augustin Berque oppose ce qu'il appelle le "physique" pour lequel la terre tourne autour du soleil et le "phénoménal" où c'est le soleil qui se lève tous les matins à l'horizon, il oublie la dimension rituelle qui, dans la plupart des sociétés, accompagne le mouvement apparent du soleil sur l'horizon. Dans la nôtre encore, le renversement de ce déplacement au moment des solstices est marqué par des périodes de festivité.

Peut-on parler d'une confusion entre le "physique" et le "phénoménal" dans les cultures non-modernes pour lesquelles ces concepts n'existent pas ? Il vaudrait mieux essayer de comprendre de quoi sont faites leurs relations au monde. Ce sont les différentes formes que prennent les relations qui donnent sens à chacun des êtres avec lesquels on les établit, c'est-à-dire que les éléments constituant l'univers n'existent qu'à l'intérieur de rapports conditionnés

par le social. Il en résulte que l'efficacité des pratiques se joue dans une réalité où il est impossible de distinguer le factuel du symbolique.

Augustin Berque a raison de nous mettre en garde contre les processus actuels de mythification de la nature, en particulier par les tenants de la *deep ecology*, il s'agit là en effet d'une mise à distance encore plus radicale que ne le fait la science en donnant une valeur en soi à des éléments n'ayant d'existence, dans les sociétés modernes comme dans celles qui ne le sont pas, qu'à travers les relations que l'on entretient avec eux.

Ce n'est pas à ces éléments ou à ces êtres vivants qu'il faut redonner une valeur, mais aux relations que nous avons avec eux. Cette transformation ne peut se faire qu'à l'intérieur d'un fonctionnement social. Or, dans l'état actuel des choses, l'économique apparaît comme le principal critère de valorisation. C'est donc sur le sens de la hiérarchisation des valeurs à laquelle aboutit la modernité que nous devons nous interroger.

Nous ne pouvons revenir en arrière et interrompre le processus de distanciation qui a entraîné l'émergence de l'universel aussi bien pour ce qui est du raisonnement scientifique que pour les droits de l'Homme, c'est-à-dire

d'un homme considéré dans son individualité.

Le plus difficile pour l'homme moderne actuel n'est peut-être pas de réconcilier, comme le propose Augustin Berque, le scientifique et le sensible, mais de prendre conscience de leur indissociabilité dans la réalité du vécu de chacun de nous. Le vrai problème est d'accepter le fait que les éléments et les êtres qui constituent l'Univers ne sont pas isolés les uns des autres, mais reliés entre eux à l'intérieur de systèmes. Ces systèmes sont de nature très diverse : atomes, molécules, organismes, écosystèmes, système planétaire, solaire... sans oublier les sociétés humaines.

Si la science nous permet de connaître les composantes de l'Univers, elle doit aussi nous permettre de comprendre les principes d'organisation qui font que le monde se présente à nous et fonctionne tel qu'il est. De la même façon notre existence en tant qu'individu ne prend de sens que dans nos relations aux autres hommes et au reste du monde. C'est dans une pratique quotidienne et localisée que se construisent ces relations, mais l'entrée dans la modernité nous oblige à les situer dans l'universel.

C. Friedberg